

## DURKHEIM ET L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES SOCIALES EN TURQUIE

*Hilmi Ziya Ülken*

A l'occasion centenaire de la naissance du fondateur de la sociologie française, nous avons l'honneur de consacrer certains articles de la Revue de Sociologie à l'influence et l'infiltration du célèbre sociologue français en Turquie.

A l'aube du mouvement d'occidentalisation dans l'Empire ottoman, ce qui saute aux yeux, c'est l'influence prédominante de la culture française, surtout dans la modernisation de l'armée, des institutions gouvernementales et de l'enseignement destiné à la formation des nouveaux dirigeants de l'Etat. Mais les tentatives de réforme qui provenaient du Sultan et de la Sublime Porte étaient suivies par un mouvement populaire d'en-bas, visant la réforme constitutionnelle et s'appuyant sur les idées progressistes de la Révolution française.

En 1865 les romantiques turcs, n'ayant devant eux que les modèles des romantiques français avaient cependant suivi dans l'ordre intellectuel les philosophes de Lumière du 18ème siècle, avec un grand intervalle de temps; de même que les matérialistes turcs en 1908 étaient les disciples du matérialisme allemand du 19ème siècle. Tandis que l'introduction de la sociologie française en Turquie, présente une exception assez rare de ce point de vue.

Durkheim avait commencé à publier les *Années sociologiques* en 1897, les "Règles" avait paru en 1903, "Les formes élémentaires de la vie religieuse" en 1912, tandis qu'en Turquie, Ahmet Chuayip avait parlé des sociologues français en 1908, M. Suphi avait consacré un volume sur l'étude de ce courant en 1911, et Z. Gökalp avait initié le courant avec une grande envergure depuis 1912. C'est pour cela qu'il est connu, non sans raison, par toutes ses tentatives de réforme de "vie nouvelle" comme l'émule et le continuateur de Durkheim, il a ranimé les recherches sociologiques dans plusieurs directions et avec un cortège d'écrivains dont il est digne d'être considéré comme l'organisateur. Cependant il faut toujours tenir compte des similitudes et des différences entre le maître et le disciple. Les deux sociologues avaient le même souci des mesures

à prendre pour la réforme sociale par le moyen de la sociologie. Tous les deux se dirigeaient directement vers l'action sociale. Tous les deux cherchaient et voyaient l'idéal dans l'étude empirique et historique de la société, tous les deux avaient pour but d'organiser et de diriger l'enseignement s'inspirant de l'esprit sociologique. Les deux sociologues avaient une ferme puissance de raisonner systématiquement en es basant, cependant, sur l'observation et l'induction sociologique. Tous les deux ne se contentaient pas par des études strictement sociologiques, et ils avaient l'ambition des les utiliser au nom d'une idéologie sociale, qui était pour eux tout -à fait distincte des idéologies des siècles passés, en tant qu'elle est basée sur la science. Quant aux différences et particularités qui séparent le maître du disciple, je me permets de les énumérer ci-dessous, en tenant compte de toutes les proportions du milieu social et historique dans lesquelles ils avaient vécu.

a) Durkheim avait préparé son oeuvre, d'abord comme un observateur perspicace et un statisticien infatigable, et le raisonnement solide que nous trouvons dans ses livres est basé sur ces recherches déjà faites par lui ou bien les autres qui les précèdent. Bien qu'il n'avait pas pu faire de field-work ou la recherche personnelle en ce qui concerne les matériaux ethnologiques, il avait utilisé tous les travaux parus jusqu'à la publication de ses oeuvres et personne ne peut contester la validité de ses témoignages, sauf les recherches postérieures qu'il les ignorait et certains ethnologues pour lesquels il avait pris sa position dans toute la série de l'Année Sociologique. On ne peut pas dire les mêmes choses pour Z. Gökalp. Ses déductions étaient basées ou bien sur les recherches de Durkheim ou bien elles se contentaient d'être une application hâtive et souvent hasardeuse de la méthode durkheimienne à l'histoire ancienne des Turcs et de l'Islam. C'est pour cela que Gökalp semble avoir bien compris les principes du système de sociologue français, mais il n'avait pas pu l'introduire en un terrain propice de recherche scientifique. A notre avis, il sera raisonnable de chercher la cause de celle-là dans la différence des circonstances sociales dans lesquelles ces deux sociologues avaient vécu. Durkheim avait fait sa formation dans un pays où les antécédents et les préparations des recherches sociologiques étaient assez avancées. Il avait devant lui une statistique gouvernementale et plusieurs statistiques des différentes institutions déjà acquises. Outre ces privilèges, Durkheim avait été formé en France, le pays qui avait eu le temps de se réveiller après le décret de 1870 et une période dans laquelle on n'aperçevait pas à l'horizon les brumes de la guerre mondiale. Les

années entre 1890 - 1914 étaient pour la France le temps le plus propice pour le développement de la vie intellectuelle tandis que les années entre 1908 - 1918 dans lesquelles Gökalp avait fait son évolution spirituelle était la période la plus tumultueuse pour la Turquie: lutte contre le régime autocratique de Hamid II, la révolution de la seconde Constitution, la guerre balkanique, enfin la première guerre mondiale, au cours de ces événements qui n'étaient que des secousses désastreuses pour l'Empire, le sociologue n'était pas libre, il devait accepter la mission d'être le guide de la vie intellectuelle qui était écrasée par des courants opposés. D'une part étant donné le centre du califat du monde islamique, la Turquie ne pouvait pas se passer de l'islamisme, d'autre part la modernisation déjà acceptée s'imposait, comme une nécessité historique, enfin le réveil du sentiment national parmi les turcs, qui était en retard relativement aux autres peuples hétérogènes par le seul souci de sauvegarder l'autonomie de l'Empire, en trois courants antagonistes depuis un demi siècle avaient tellement pressé l'esprit du sociologue qu'il était impossible dans ces circonstances de renoncer à la recherche d'un idéal national et un programme des réformes sociales pour la vie nouvelle et de se contenter de se donner aux études des phénomènes avec le regard objectif et impartial du sociologue sans aucun intérêt pour les événements qui se succèdent comme une avalanche. En fait, on peut se rappeler les exemples d'Archimède à Syracuse et de Nejdmeddin Kübra à Samarkand (au temps du siège de la ville par Djengiz Khan) qui n'avaient rien changé dans leurs travaux. même pendant le désastre, cependant ces exemples, il faut le dire, sont limités aux sciences de la nature pour lesquelles l'homme peut rester à l'écart. tandis que pour les sciences sociales et humaines, la première tâche est d'attirer l'attention sur le point d'alarme.

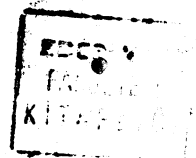
Durkheim avait pu trouver un milieu de travailleurs fidèles à sa méthode et ayant la même force et la perspicacité pour continuer les recherches dans plusieurs branches de la sociologie. Toute la série de l'Année sociologique et les riches publications parues sous sa direction sont des témoins de ses recherches dans l'histoire des religions, dans l'anthropologie, en droit, en Morale, en économie politique, etc., et elles nous montrent comment ces influences sont arrivées jusqu'à nos jours malgré les résistances et les courants d'opposition. Tandis que Gökalp n'avait pas une équipe pareille préparée pour un tel travail collectif. Au cours de ses travaux attachés plutôt à la vie politique et à l'idéologie, et pressé en un temps très court, il avait dû se contenter d'utiliser tous les éléments de la nouvelle génération parmi lesquels il n'avait pas le choix.

Quelques-uns ont laissé la carrière à mi-chemin et seulement un petit nombre a montré la patience de poursuivre sa méthode en dehors des soucis et des passions politiques et idéologiques.

Ce qui est intéressant, c'est que les réactions contre ces deux courants de sociologie furent avacées au cours des années suivant la première guerre mondiale et par des causes similaires bien que les conditions du développement spirituel de ces derniers sont assez divergentes. La réaction contre la sociologie durkheimienne provenait de nouvelles tendances de la philosophie et de la psychologie en France. La réaction contre le système sociologique de Gökalp est née quelques années après l'armistice, de plusieurs mouvements philosophiques et psychologiques, tous nouveaux pour la Turquie, sauf le matérialisme dialectique. De même après 1923 la chaire de Durkheim n'avait pas la même influence qu'auparavant, de même au cours de ces années, les courants bergsonien et pragmatiste, les chaires de psychologie, et puis le schelligianisme inspiré de J. M. Baldwin à l'Université d'Istanbul, le matérialisme dialectique et l'énergétisme en dehors de l'Université attaquaient Gökalp et son maître, comme s'ils en avaient convenu entre eux. Ces mouvements dispersés n'ayant aucun point commun ni en France ni en Turquie, en polémisant contre l'esprit systématique de Durkheim en France et de Gökalp en Turquie n'avaient aucune envie de les remplacer par un système de pensée et de science. Pour ainsi dire, toutes ces attaques dans les deux pays, au lieu de développer la sociologie par des retouches et des refontes dans sa structure ne servaient qu'à créer une atmosphère chaotique par des critiques pamphlétaires et superficielles.

Cependant, je m'empresse de rappeler que, dans les deux pays, la tradition durkheimienne est conservée par des chaires orthodoxes et certains esprits moins originaux ont essayé de rapprocher les tendances opposées et de tâcher de les fondre dans la morale d'un système éclectique. Ces derniers, avaient devant eux, surtout en Turquie, le problème d'antagonisme entre l'individu et la société au point de vue de la liberté psychologique et la nécessité sociale entre la matière et l'esprit sociaux, enfin entre la vie sociale considérée d'une part comme un fait, d'autre part comme un idéal. Tous ces antagonismes n'ont pas tardé à se manifester de bonne heure dans le système de Gökalp et étaient les thèmes principaux des esprits éclectiques moins originaux mais plus systématiques et envieux de dissiper l'air chaotique dans la vie scientifique et philosophique en Turquie. Quant au mouvement orthodoxe durkheimien,

il était dominant jusqu'à nos jours dans l'enseignement secondaire et dans les cours de certains professeurs de l'Université. Par suite de l'autorité prestigieuse de Z. Gökalp parmi les élites et dans le public intellectuel en général, la Turquie avait eu le privilège d'introduire la sociologie dans l'enseignement secondaire depuis 1924, que la plupart des pays européens n'ont pas encore adoptée. En France la sociologie ne prenant place que dans la dernière classe des Ecoles Normales, la commission scientifique du Ministère de l'Instruction Publique en Turquie l'a introduit aux programmes des lycées et des écoles normales à raison de deux heures par semaine, à condition d'être enseigné par les professeurs de philosophie et de psychologie. La commission avait promulgué un programme conforme à la sociologie durkheimienne, qui exige un manuel répondant à ces besoins, et ce manuel, d'abord traduit puis publié par les professeurs de l'Université garda sa position privilégiée dans les lycées sous la protection du règlement du livre unique du Ministère de l'Instruction Publique. Depuis 1935 nous sommes en présence de nouvelles tendances en sociologie, déjà moins fort et assez timide pour entrer en lutte avec la sociologie durkheimienne. D'abord c'est le renouveau des sciences sociales qui était introduit en Turquie par Prince Sabahattin afin de chercher une base scientifique à la réforme sociale, mais oublié plus tard après l'échec de celui-ci dans la vie politique. Maintenant son émule, M. Ali Şevki, par la revue "Doctrines Sociales" en 1919, et par ses travaux dans l'Association des Instituteurs en 1930, par ses articles dans la revue des Sciences politiques (1933 - 36), enfin par ses conférences à la Faculté des Lettres en 1937 - 38 avait préparé le terrain à la conception d'une sociologie expérimentale et s'efforça d'attirer l'attention de la jeunesse sur l'étude sur place. L'unique dans sa carrière et interrompu par une maladie incurable, M. A. Şevki bien qu'il n'ait pas pu continuer ses travaux, a donné cependant un exemple aux jeunes professeurs des universités turcs qu'ils se hâtèrent d'accomplir sa tâche, en lui donnant une forme exempte de tout esprit sectaire et d'exclusivisme de doctrine qui empêche de voir l'autre aspect des choses. Ce dernier mouvement, nourri par les méthodes et les travaux des sociologues américains et anglais, sont assez loin de se limiter dans une école, surtout de la considérer comme une philosophie sociale. Même les derniers partisans de la méthode durkheimienne sont assez loin aujourd'hui de la sociologie passionnée d'action sociale de Gökalp et de sa génération.



Après avoir donné un aperçu général de la sociologie durkheimienne en Turquie, nous pouvons maintenant passer en revue les travaux et les publications relatifs à cette école.

L'intérêt d'une sociologie distincte de l'action pratique apparaît en Turquie vers les dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle. Parmi les premiers essais sporadiques et non systématiques nous pouvons citer les articles de Riza Tevfik sur la sociologie de H. Spencer (dans la revue Maarif, 1896), certaines études d'Ahmet Şuayip sur le même thème (la revue de "Serveti Fünun", 1900), quelques productions d'Ahmet Tahsin, de René Worms (dans la même revue, 1900). Mais ils n'étaient pas assez énergiques pour qu'ils puissent laisser quelque écho dans le monde intellectuel.

La passion politique qui domine cette période éclipsait toute tentative de science désintéressée et théorique. Le chef des Jeunes Turcs à Paris, Ahmet Riza, fondateur de la ligue politique "Union et Progrès" était un membre de l'Association des Positivistes. Prince Sabahattin, un autre chef de l'opposition contre Hamit II a publié des articles dans sa revue "Terakki" (Progrès) parue en France dans laquelle il soutenait la sociologie de Le Play et d'Edmond Demolins. Un autre unioniste, exilé volontaire en Europe et au Caire, le Dr. Abdullah Djevdet a traduit plusieurs livres de psychologie sociale de Gustave Le Bon. Ces deux tendances opposées de la sociologie française ont servi l'essor de deux courants politiques de deux interprétations de la Révolution constitutionnelle en Turquie, après 1908. La première a été soutenue plus tard, dès 1912 par Gökalp, systématiquement et avec ferveur contre la tendance décentralisante du Sabahattin qui était suivi par A. Sanih, Fuad, Naci, Rüşdü, İbrahim, M. Ali Şevki, etc., par la traduction de certains livres d'Ed. Desmolins (**Comment la route crée le type social**", 1913; **"A quoi tient la supériorité des Anglo-saxons"** 1910; **"Le Pouvoir"**, 1915) et par des articles différents sur le problème social en Turquie s'inspirant de la même école (La revue Saiy ve Tetebbu = Travail et Etude, Edirné, 1910, La revue Donanma = La Flotte 1915; La revue Meslekî içtimai = la Doctrine Sociale, 1918, İstanbul, la revue Muallim = Le maître d'école, 1911, etc..)

Pour la première fois Ahmet Şuayip avait parlé de Durkheim dans un article paru dans la revue "Serveti Fünun". Mais sa tendance préférée était la sociologie biologique de Spencer, de R. Worms et d'Espinas, suivi par lui dans la revue des Sciences sociales et Economiques (fondée en 1908 à İstanbul) et dans ses cours à la Faculté de Droit; ses condisciples

étaient A. Sati, Dr. Riza Tevfik, Bedi Nuri, Mustafa Suphi, etc. Dans ces publications, aussi bien que dans celle de Serveti Fünun, Durkheim était toujours cité sans jamais être approfondi ni critiqué.

Mais Suphi Etem, dans sa Sociologie, paru à Manastir en 1911, Mustafa Mahir dans sa traduction du livre de Célestin Bouglé, Qu'est-ce que la sociologie? (Istanbul, 1910 = İlmî İçtimâ nedir?) dans ses articles parus dans "Yeni Felsefe (Selânik, 1911) et Millî Talim ve Terbiye (Education et Instruction Nationale, 1913) ont commencé là initier la sociologie durkheimienne.

Ziya Gökalp, d'origine de Diyarbakir, a fait ses études à l'École supérieure de Vétérinaire, il a commencé ses travaux de sociologie dans sa ville natale par les revues "Peyman", "Diyarbakir", "Dijle" dans lesquelles il a manifesté d'abord son inclination pour la sociologie de Gabriel Tarde, puis les a complété par la sociologie et la philosophie de Fouillée. Il est nommé en 1911 membre de sa préfecture pour le Congrès du parti d'Union et Progrès à Salonique. Là, il a collaboré avec un groupe de jeunes écrivains dans la revue "Genç Kalemler" (1) dans laquelle il soutint la tendance turkiste d'abord s'appuyant sur la théorie d'Idée - Force de Fouillée, et peu de temps après, il a connu les livres de Durkheim dont il gardera l'influence profonde pour toute sa vie.

Le premier essai de Gökalp pour concilier les trois courants opposés d'islamisme, de modernisme et de nationalisme a été exprimé par lui dans son Manifeste portant les noms de ces trois courants. Gökalp s'efforcera non seulement de rapprocher Durkheim et Tarde, mais s'intéressera aussi à la philosophie de Bergson, et cherchera une interprétation de la tradition dynamique opposée à la règle statique et figée par les idées de celui-ci. La première période de la carrière de Gökalp manifeste un certain esprit de conciliation des différents penseurs, sur le cadre dominant de Durkheim. Mais avec ses cours donnés à l'École "İttihat ve Terakki" (2), à Salonique en 1913, sa chaire de sociologie instituée par lui à l'Université d'Istanbul vers la fin de la même année commence la seconde période strictement durkheimienne de Gökalp. En 1913 dans le livret de la Faculté des Lettres d'Istanbul pour la première fois nous voyons la chaire de sociologie sous le nom de Science Sociale. Il a donné des cours sur la sociologie religieuse (en 1916 - 1917), sur la sociologie juridique (en

(1) Les jeunes écrivains.

(2) Union et Progrès.

1918) et sur l'éducation en 1918 - 1919. Une partie de ces cours a été publiée par ses élèves par lithographie.

Gökalp a fondé la revue de Sociologie dans laquelle il a publié des articles sur la critique des idéologies, sur la morale, sur la nation, sur le rôle des grands hommes dans la société, etc. Un de ses collaborateurs, Nedjmeddin Sadak, a traduit de Durkheim "La Prohibition de l'inceste et ses origines", Ahmed Emin, les articles sur la statistique sociale, Kâzım Şınasi a traduit de G. Monod et Seignobos une étude sur la relation entre l'histoire et la sociologie, Halim Sabit a étudié le système des tribus arabes selon la méthode sociologique de Durkheim.

Gökalp a fondé une autre revue sur les Etudes Nationales <sup>(3)</sup> en 1915 dans laquelle il a collaboré avec ses disciples Fuad Köprülü, Ragıp Hülûsi, Halim Sabit et avec un collègue M. Şerafettin (Yaltkaya). Il a publié un long article sur l'Organisation sociale et la pensée logique chez les anciens turcs, dans laquelle il avait pris comme modèle l'étude de Durkheim et de Mauss sur la classification logique chez les Australiens (Année sociologique vol. VI, 1911). Gökalp avait profité dans cette étude analogique, des recherches de Grenard, d'Edouard Chavannes, de Stanislas Julien, et des historiens persans, tel que Kadhi Reşidüddin, Alâeddin Jovainî, etc. Mais l'insuffisance de ses sources et ses tentatives de rapprochement par des analogies ethymologiques arbitraires rabaisait la valeur de cet article, unique dans son genre, et ayant toutefois une place particulière dans l'évolution de la Pensée moderne turque. F. Köprülü a suivi sa méthode dans ses articles intéressants sur l'origine de la littérature turque, sur les Troubadours (les poètes "achiq") et sur l'organisation politique chez les Seldjoukides. Nedjmettin Sadak a traduit "Les jugements de valeur et les jugements de réalité" de Durkheim (en 1917).

Gökalp cherchait une adaptation intégrale de la sociologie durkheimienne et étudiait la sociologie domestique dans l'histoire turco-islamique, la sociologie juridique dans les moeurs turques et les doctrines de jurisprudence islamique. Il tâchait de les interpréter par la méthode sociologique. Ces études ont paru dans les revues ci-dessus mentionnées et dans les revues "İslam", "İktisad", enfin et surtout dans la revue hebdomadaire "Yeni Medjmua" fondée par lui en 1917, en collaboration avec la jeune génération de penseurs, de poètes et d'historiens, parmi les-

---

(3) Millî Tetebbular.



quels nous devons citer les noms d'Ahmed Refik, Kemalettin, F. Koprülü, Ömer Seyfettin, Halim Sabit, Ahmet Emin, N. Sadak, etc. (\*)

La troisième période de Gökalp, période d'idéalisme passionné, correspond au paroxysme du sentiment notional dans la première Guerre Mondiale. Le nationalisme a pris la forme de touranisme concilié avec l'islamisme et le modernisme dans la théorie sur la différence de la culture et de la civilisation de Gökalp. Il paraît qu'il était inspiré d'un petit article sur la théorie de Durkheim (paru dans l'Année Sociologique, vol. XII), mais accusé par lui avec ses traits saillants dans une distinction radicale. Gökalp a institué cette distinction dans toutes ses explications sociologiques, surtout quand il voulait chercher la ligne de démarcation entre les méthodes de modernisation et la culture nationale de la Turquie.

Après la Guerre, il est exilé par les puissances d'occupation à Malte son école doit se taire jusqu'à son retour à Diyarbakir, où il a fondé la "Küçük Mecmua" (4) dans laquelle il a travaillé tout seul, pour compléter son système sociologique et ses travaux sur l'histoire des institutions nationales.

Mais il n'a pas pu associer ses anciens collègues et condisciples. Depuis l'armistice de 1918, les réactions contre la sociologie durkheimienne étaient bien accentuées par différents courants :

1) Nüzhet Sabit, ancien directeur du Journal "Vazifé" (le Devoir) a publié en 1918 des articles contre Gökalp dans lesquels il a critiqué son manifeste (Türkleşmek, islamlaşmak, muasırlaşmak). Nous devons citer surtout son article "Gökalp et sa Trinité sociale". N. Sabit était un socialiste, faisant reposer la culture turque, non pas sur l'utopie du touranisme, mais sur la réalité de la Turquie d'aujourd'hui (quelques articles ont paru dans 'Fagfur' et 'Billur').

2) Mehmet Ali Chevki, l'émule de Sabahattin, a critiqué Durkheim et son disciple Gökalp dans sa revue Doctrine Sociale en 1918, il a fondé la société de Doctrine Sociale et entreprit une enquête sociologique dans l'Anatolie. Ses travaux interrompus par la maladie et par des événements de la Guerre de l'Indépendance se ranimèrent en 1930 dans les cercles que nous avons déjà cités.

3) M. Şekip (Tunç) 'un des fondateurs de la revue "Dergâh" a critiqué Durkheim et Gökalp en s'appuyant sur la philosophie bergsonienne.

(\*) La Nouvelle Revue.

(4) La Petite Revue.

Il a accepté la discussion sur ce thème avec Ragıp Hulusi, un disciple de Gökalp. Il a gardé son attitude anti-sociologique jusqu'à la fin de sa vie. Şekip l'a exprimée dans plusieurs articles et surtout dans son Introduction à la Psychologie, parue en 1949.

4) Kerim Sadi (pseudonyme de Nevzat Mahmut) a publié des pamphlets contre Ziya Gökalp dans lesquels il critiquait en même temps Durkheim et sa méthode en s'appuyant sur le matérialisme dialectique. Ces critiques sont suivies par d'autres marxistes, tels que Niyazi Berkes, dans la revue "Yurt ve Dünya" et par Şevket Süreyya dans la revue "Kadro".

5) Ahmet Ağaoğlu, publiciste et collaborateur de Gökalp dans la vie politique entre 1908-1918 luttait contre sa conception sociologique, en même temps contre toute conception collectiviste en s'appuyant sur un individualisme accentué par les idées de Kropotkine et des philosophes anglais. Il a soutenu sa thèse dans ses livres "Trois civilisations", "L'individu et l'Etat". "Le Mont de Dieu", "Qui suis-je?" et par son quotidien "Akın" contre la tendance étatiste et interventionniste d'İsmet İnönü.

6) Enfin Naci Fikret, dans la revue paraissant toujours à Konya, Yeni Fikir, avec son collaborateur Namdar Rahmi a attaqué non seulement le sociologisme de Gökalp, mais le bergsonisme et le pragmatisme de Ş. Tunç, de M. Emin, etc. afin de réitérer le matérialisme par les arguments nouveaux sous le nom d'énergétisme. En critiquant Durkheim, il voulait en même temps avancer les principes d'une sociologie basée sur l'énergétisme. Mais ses essais n'avaient pas dépassé la portée d'une esquisse et d'un épigramme.

Par la poussée très forte mais fugace de Gökalp, on avait parlé beaucoup de Durkheim. Cependant pour la première fois, Hüseyin Cahit (Yalçın) a traduit "Les formes élémentaires de la vie religieuse", "Education Morale. A. Mitat "De la division du travail social", (İçtimai Taksim-i amâl), A. Hidayet, La philosophie et la sociologie, M. Fehmi, Education et sociologie, Haydar Rifat l'article de sociologie écrit par Durkheim et Fauconnet dans la Grande Encyclopédie, Memduh Seydol en trouvant insuffisant et décousu a traduit pour la seconde fois l'Education et la sociologie de Durkheim. Sadri Ertem a traduit Essais sur le don de Marcel Mauss, Servet Berkin, l'expérience et la statistique de F. Simiand. Selmin Evrim, Les Règles de la méthode sociologique, Hilmi Ziya a publié un résumé du Suicide dans la revue de Philosophie et de sociologie, Halil

Nimetullah a traduit 'les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures, et partiellement 'la Mentalité primitive 'de Lucien Lévy-Bruhl. Max Bonafous a écrit des articles dans la revue de l'Université d'Istanbul (Sociologie et géographie humaine du même auteur a paru en français dans la revue de Philosophie et de sociologie, en 1929), lui et N. Sadak ont publié la sociologie générale (Bonafous était un sociologue durkheimien qui dirige l'Institut de sociologie de l'Université d'Istanbul entre 1928-31).

Célestin Bouglé était invité par l'Université d'Istanbul en 1923 pour donner une conférence sur l'évolution des valeurs. Plus tard, en 1934 Halbwachs est venu pour donner deux conférences sur les facteurs sociaux de la mémoire et de l'émotion. De l'école de Durkheim, pour la dernière fois, Georges Davy était venu à Istanbul pour donner une série de conférences sur l'état actuel de la sociologie.

Après la traduction du manuel de Hesse et Gleyze écrit pour les Ecoles Normales, M. Izzet a écrit lui-même un manuel de sociologie dans lequel il conciliait la sociologie durkheimienne avec l'idéalisme de James Mark Baldwin, dont les idées principales sont exposées dans sa Théorie génétique de la Réalité.

İ. Hakkı Baltacıoğlu tâchait de concilier les idées de Durkheim et Bergson, H. Z. Ülken, celles de Durkheim et de Marx. Cette période d'éclectisme entre 1928 - 34 était suivie par la période des polémiques sévères, et pour ainsi dire elle donnait la possibilité de faire des critiques plus profondes.

Z. F. Fındıkoğlu a soutenu sa thèse de doctorat sur la sociologie de Gökalp avec sa thèse supplémentaire sur les Transformations du Code familial en Turquie à Strasbourg en 1936 (tous les deux sont publiés en France) Plus tard, il les a complété par des articles successifs parus dans sa revue "Action" (İş) publiée en turc et en français.

Hüseyin Nail Kubalı a soutenu sa thèse de doctorat à la Sorbonne dans la chaire de G. Davy sur l'Idée de l'Etat, étude sociologique (1). N. Ş. Kösemihal a écrit sa thèse d'habilitation à la Faculté des Lettres d'Istanbul sur la sociologie de Durkheim (une partie de cette thèse a paru dans la revue de Sociologie dirigée par H. Z. Ülken). Dans la même revue. H. Batuhan a traduit un chapitre du livre de R. Lacombe sur la Méthode sociologique de Durkheim.

L'influence rigoureuse et sans rivale de Durkheim dans l'enseignement secondaire de la Turquie continue prèsque jusqu'à nos jours. Dans

---

(1) Les livres posthumes de Durkheim publiés et traduits par Kubalı sont cités dans l'article de A. Cuvillier.

les universités, cette influence est assez amoindrie depuis 1945, surtout par les influences nouvelles de la sociologie allemande (Alfred Weber, Hans Freyer, Gerhard Kessler, etc..) par l'influence de Gurvitch, et puis par l'influence de la sociologie anglo-saxonne (field work, social work, social psychology et l'anthropologie culturelle) enfin par l'intérêt vivace pour la sociologie rurale et urbaine et la sociologie industrielle et expérimentale de nos jours. Cependant tous ces mouvements sporadiques sont encore très loin de tenir la place de l'autorité profonde de l'école durkheimienne.



Nous nous contenterons de jeter un coup d'oeil sur la situation de l'enseignement des sciences sociales en Turquie, particulièrement dans les classes secondaires. Nous nous permettons de dire que l'étude des sciences sociales dans les pays du Proche-Orient commence vers la fin du siècle passé. Par conséquent, il nous faut entrer en matière par une brève histoire.

Quand nous disons sciences sociales, nous entendons les sciences de l'homme relatives à la vie collective, c'est à dire toutes les sciences humaines, outre la psychologie, l'anthropologie physique, etc. qui n'appartiennent qu'à la vie individuelle et animale de l'homme.

Nous devons commencer par une étape préscientifique, si l'on peut dire, qui comprend les disciplines traitant approximativement les mêmes problèmes d'un point de vue scolastique. Par exemple, c'était le droit divin "Fıqh" et ses principes "Ussul i fıqh" qui contenaient toutes les branches des sciences concernant la vie politique, juridique, économique et même domestique de la société. Celles-ci avaient duré des siècles parallèlement aux études politiques, inspirées de la philosophie péripatéticienne, conciliées, toutefois, avec les théories morales et politiques d'Al-Ghazali, et avaient dominé l'enseignement des médréssés Ottomans. Si-yaset-nâmé de Nizam al-mülk était le prototype de toutes ces publications innombrables parues jusqu'à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Les publications sur le droit divin, suivant les doctrines hanéfites, chafiites, etc., ont trouvé plusieurs commentateurs scolaires dans l'enseignement scolastique des Ottomans.

Une seconde étape, qui était ouvert par l'introduction des sciences sociales présociologiques, a pris place près de la première et a créé, pour ainsi dire, un dualisme dans l'esprit scolaire dominant depuis le Tanzimat

en 1838. Ce dualisme, ayant deux pôles d'abord indifférents l'un à l'autre, mais plus tard de plus en plus antagonistes, avait donné presque les mêmes résultats: ce n'est pas seulement le contraste entre l'ancien et le nouveau, entre les tendances scolastiques et modernes, mais c'est, plus tôt, le contraste entre l'Orient et l'Occident qui exprimait une différence de la conception de vie et de culture. Tous les peuples qui se présentent à l'expansion et même à l'invasion de la culture occidentale avaient déjà passé et passent encore de cette étape transitoire, tout en gardant la particularité de leurs circonstances.

Circonstances dans le sens spatio-temporel ou bien géographico-historique de leur culture avaient obligé ces peuples à faire des expériences différentes: une expérience japonaise, une expérience indoue, une expérience chinoise seraient assez loin des expériences faites dans les régions du Proche et du Moyen-Orient. Car, malgré les tensions sociales dont ils souffrent surtout dans quelques périodes de l'histoire, l'Europe et le Proche-Orient ont la même souche au point de vue de la civilisation, ils sont inspirés de la culture antique et ne sont pas privés des relations culturelles entre eux. D'abord, ils ont la même foi religieuse d'origine sémitique dont le caractère universel, anti-paien et monothéiste est dominant. Tandis que la différence entre ces religions célestes et celles des Indes est une différence de nature: c'est à dire, c'est la religion païenne et la religion universelle qui sont en conflit entre l'Inde et l'ensemble de l'Islam et du christianisme.

Par conséquent, le dualisme parfois quasi-éclectique dans notre enseignement des sciences sociales durant le 19<sup>ème</sup> siècle, bien qu'il ait certains inconvénients pédagogiques, n'est pas aussi profond comme en Extrême-Orient. L'introduction de l'économie politique, de la statistique ou de l'ethnographie dans l'enseignement secondaire exige un esprit scientifique qui est inconciliable avec la conception scolastique du droit divin; mais, l'établissement et l'intégration de ces sciences eurapéennes avaient obligé l'esprit scolastique de se reculer dans l'enseignement du second degré. Les premiers cours d'économie politique sont donnés à l'Ecole des Sciences Politiques en 1295 et à l'Université d'Istanbul en 1900 (1). L'Ecole des Sciences Politiques fondée pour instruire les fonctionnaires de l'Empire Ottoman avait mis dans le programme d'études la statistique, l'ethnographie et l'économie politique pour compléter l'enseignement de droit. L'Ecole de droit, fondée quelques ans plus tard l'avait suivi dans la modernisation de l'enseignement des sciences sociales.

---

(1) Dans la première par M. Ohanis et dans la seconde par Münif Paşa.

Surtout après la révolution de 1908, l'esprit scientifique dans le domaine des sciences humaines avait commencé à se développer. Cette année-ci une nouvelle génération avait fondé La Revue des Sciences Economiques et Sociales, la Bibliothèque d'une publication des sciences sociales, surtout sous l'influence de la sociologie de H. Spencer, de R. Worms, de Lilienfeld, etc. Dans l'enseignement de l'université et des écoles supérieures l'influence de la doctrine biologique en sociologie était la plus dominante. Parallèlement à ce courant, il y avait une série de publication sur le socialisme, le collectivisme, l'évolutionisme et sur la philosophie matérialiste de Louis Büchner et d'Ernest Haeckel.

En 1912, Emrullah Effendi, ministre de l'Instruction Publique, a présenté au Parlement un rapport sur la réforme dans l'éducation et l'instruction, il a réorganisé l'Université d'Istanbul en donnant une importance capitale, surtout, à l'enseignement des sciences sociales. Les cours de sociologie étaient donnés par Ahmet Şuayip, professeur de droit administratif à la Faculté de Droit, et après sa mort, en 1914, par Ziya Gökalp, s'inspirant d'abord des idées d'Alfred Fouillée et de Gabriel Tarde pour enflammer le courant nationaliste dit touranien, mais bientôt, il s'initia à la sociologie durkheimienne et le suivit avec une fidélité extrême jusqu'à sa mort en 1924.

Après la fondation de la République en 1923 et surtout après l'adoption des sciences sociales dans l'enseignement secondaire, nous nous trouvons devant la domination exagérée et dogmatique de la sociologie française.

La troisième étape peut-être considérée comme l'introduction de la sociologie aux pays du Proche-Orient. Elle avait deux pionniers en Turquie, dont l'un représentait la sociologie rationnelle d'Aug. Comte et de Durkheim l'autre représentait la sociologie expérimentale de F. Le Play et d'E. Desmolin. Ces deux conceptions, opposées d'abord en France jusqu'à une date très récente, n'était, en fait, que deux faces de la même réalité, et surtout par l'évolution de la psychosociologie, de l'anthropologie culturelle, de microsociologie, de sociométrie et des sociologies rurales et urbaines, que cette science est en train de prendre un essor nouveau.

Cette nouvelle période n'intéresse pas seulement les pays du Proche-Orient, mais pour notre part, elle intéresse toute l'Europe et est influencée par l'interrelation entre la sociologie européenne et américaine. D'une

part, la sociologie rationnelle se rapproche de la sociologie expérimentale, elles s'interpénètrent, et ne sont plus, comme dans le siècle passé, deux courants d'idées opposées. D'autre part, les continuateurs de la sociologie dite naturaliste de Comte et de Spencer, au lieu d'être hostile à la sociologie compréhensive de Max Weber, sont en train de se concilier avec eux, et le dilemme de sciences naturelles et sciences morales de Dilthey a la chance d'être dépassé par la conception des sciences sociales humaines: l'anthropologie culturelle et l'étude de la personnalité de base sont tirés de l'interaction entre la société et l'organisme, la culture et la nature.

Cela veut dire que, toutes les sciences sociales sont en évolution quant à leur méthode et leur contenu. On aperçoit facilement cette évolution en France, par exemple, le pays le plus rationaliste au point de vue de l'enseignement de ces sciences. On aperçoit la même chose en Belgique, en Allemagne et dans les autres pays du continent. C'est pourquoi, l'antagonisme dans l'enseignement des sciences sociales en Proche-Orient ne nous paraît pas unique dans son genre; au contraire, il y a des pays, comme ceux de l'Amérique du sud qui souffrent de la même crise et il y en a aussi, ainsi que nous l'avons indiqué, ceux qui sont en train de combler cette lacune.

Cet aperçu général sur l'enseignement des sciences sociales montre que nous sommes en état de transition. La tradition de la sociologie rationnelle résiste encore contre certains efforts d'étude sur place. Ces deux tendances gardent certains de ses émules enthousiastes. Mais cela ne les empêche pas de se diriger vers l'unification de l'expérience et de la systématisation. La résistance de quelques cours universitaires contre la tendance expérimentale est exceptionnelle; et si les manuels utilisés dans l'enseignement secondaire ne sont pas moins durkheimiens qu'en France, cela provient de l'origine française de la sociologie de la plupart des pays du Proche-Orient. Mais tous ces efforts récents qui ne datent que de dix ans pourront changer l'aspect général de l'enseignement et de la recherche dans nos pays respectifs.

Nous voulons ajouter que les nations surgies de la répartition de l'Empire Ottoman doivent collaborer pour une sociologie du Proche-Orient. Ce n'est pas encore fait, c'est plutôt à refaire. Il y a certains précurseurs parmi les orientalistes, tels L. Massignon, et récemment Louis Gardet, etc. Il y a aussi certains sociologues tels que Dodd, Maunier, de Bonné, Bouthoul, Sati al Khoustri, etc., mais toutes ces préparations ne sont pas suffisantes pour une sociologie du Proche-Orient qui attend une

collaboration entre ces pays; et si elle se réalise, cette, branche sera la partie la plus fructueuse pour l'enseignement des sciences sociales dans cette région, et peut être elle sera le guide pour la compréhension réciproque entre les cultures de ces nations.

Une telle sociologie doit étudier l'histoire sociale et l'évolution des institutions avec toutes les interactions; elle doit faire des études sur place comparatives dans les villes et les villages des pays considérés; et surtout elle doit faire des enquêtes psycho-sociologiques sur les préjugés de race, des sectes et des classes en faisant en même temps des études de race, de sectes et de stratification sociale existants, pour distinguer les préjugés des faits réels; ce qui sera le seul moyen pour résoudre nos problèmes sociaux actuels.



Pour donner une idée générale sur l'évolution de l'enseignement de sociologie dans les écoles de la Turquie, nous voulons passer en revue les programmes scolaires dès 1913 jusqu'à 1934, dans l'intervalle du temps qui commence par la réforme de Emrullah Effendi et qui finit par celle d'Atatürk

1913	lycées			
	classe 11		classe 12	
Logique et philosophie	scien.	phil.	scien.	phil.
	1	1	1	2

Notions morales et civiques classes : 9, 10

1915	classe 11		classe 12	
Log. et philos.	scien.	phil.	scien.	phil.
	1	1	2	2

1922	classe 10		classe 11		classe 12	
Philosophie	scien.	phil.	scien.	phil.	scien.	phil.
	2	2	1	2	3	4

1924	classe 12	
Philosophie et Sociologie	scien.	phil.
	2	4
	2	2



1931	Philos. et Sociol.	classe 10 psychologie 2	classe 11 scien. phil 2 log. 2 log. 2 phil. 2 sociologie
1934	Philos. et Sociol.	classe 10 psychologie 2	classe 11 scien. phil 1 log. 3 philos. 2 socio. 1 log. 2 socio. <hr/> 3 heures 7 heures

Dans les Ecoles Normales :

1. Sous le règne de Hamid II :

La morale scolastique (= risâle-i ahlâk, Tedbir-i menzil)

2. La Constitution de 1908.

La morale, les notions civique et juridiques.

3. —

1924 La sociologie  
Les notions civiques  
La psychologie  
La pédagogie et la didactique

4. —

1931 La pédagogie  
La psychologie  
La sociologie

5. —

1934 Psychologie  
Sociologie  
Pédagogie  
Didactique  
Notions civiques.



Ce qui est regrettable, c'est que, presque dans le monde entier, la pédagogie et les programmes d'enseignement secondaire suivent l'évolution

de la Pensée philosophique et scientifique un demi-siècle de loin. Il faut avouer que les programmes actuels sont inspirés de l'esprit philosophique des débuts de notre siècle. L'évolution de la physique et ses conséquences philosophiques sont si fécondes qu'un programme scolaire ne peut pas les ignorer. Nous attaquons toujours l'esprit scolastique, mais nous ne sommes pas dans une situation moins pénible. Au 16<sup>ème</sup> siècle il y avait l'antagonisme entre les nouvelles conceptions scientifiques et les programmes soumis à la conception ptoléméenne. Une réforme pédagogique actuelle doit éviter, avant toute chose, un tel antagonisme et suivre et s'adapter autant que possible à la marche de la Pensée moderne.

Quand il s'agit l'enseignement de la biologie, il faut considérer que nous sommes loin des temps de Darwin, de Loeb, d'Ernst Haeckel. Nous devons nous initier à la cytologie, à la médecine psychosomatique, à l'analyse spécifique de la structure de l'homme faite par les anthropologues tels que Vialleton, van Bolk, Arnold Gehlen, Teilhard de Chardin.

On parle souvent de l'unité de la théorie et de la pratique comme antithèse de l'académisme, de l'intellectualisme, etc. Mais, à notre avis, ni l'un ni l'autre. Un pragmatisme interprété au nom d'une certaine tendance idéologique peut facilement s'incliner vers une interprétation subjective. L'école active. oui! ça se comprend; mais son interprétation peut prendre plusieurs formes, non pas au nom de la science, mais au nom des idéologies passionnées. Il faut respecter, à notre avis, l'autonomie de la théorie et de la pratique en tenant compte de leurs actions réciproques.

Ce qui est remarquable pour l'enseignement des sciences naturelles et sociales, c'est une certaine interprétation du fait d'évolution. Il n'y a pas une seule théorie de l'évolution, mais il y en a plusieurs qui ne sont pas compatibles les unes avec les autres. L'organisation de l'enseignement du second degré se basant sur une de ces théories sera condamnée à être exclusiviste et unilatérale, et perdra facilement l'objectivité qu'exigent les programmes scolaires. Dans l'enseignement des sciences naturelles donné aux classes du second degré, il nous faut avoir des égards à l'objectivité scientifique, ou bien en se contentant par l'exposé du fait de l'évolution ou bien en la complétant par des brefs exposés et critiques des théories différentes.



Maintenant, nous nous permettons d'entrer à l'état actuel de l'enseignement des sciences sociales en Turquie. Aujourd'hui, l'enseignement des sciences sociales comprend les branches suivantes :

1. L'histoire,
2. La géographie,
3. Les notions civiques,
4. La sociologie.

Ce qui est remarquable, c'est l'absence d'une cohérence des méthodes entre ces branches et surtout l'inéfficacité de l'esprit sociologique dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie, absence dont la plupart des pays européens n'en souffrent pas moins.

Les chaires de sociologie à l'université d'Istanbul sont fondées en 1912 à la Faculté des Lettres, en 1935 à la Faculté des Sciences Economiques en 1938 à la Faculté de Langue et d'Histoire de l'université d'Ankara - supprimée en 1945 -, et reconstituée en 1957; en outre il y a des chaires de sociologie juridique et de philosophie de droit attachées aux Facultés de Droit d'Istanbul et d'Ankara.

La sociologie bien qu'ayant une place importante dans l'enseignement secondaire de la Turquie, n'a pas la même place dans la plupart des pays européens: En France, on enseigne seulement dans les Ecoles Normales tandis que dans les lycées les professeurs de philosophie exposent les notions sociologiques dans les cours de la morale pratique. L'influence de la sociologie durkheimienne en Turquie est très sensible surtout dans l'enseignement du second degré. Presque tous les manuels de sociologie étaient composés conformément à l'idée directrice et aux divisions de cette école. Sauf, le manuel écrit par l'auteur de cet article - paru en 1931 - s'appuyait à la classification morphologique de René Maunier et s'inclinait vers un éclectisme entre Durkheim et la sociologie matérialiste dans l'explication des faits sociaux. Avant de finir cet aperçu général, nous devons ajouter que depuis 1954 on a écrit deux livres de Sociologie de l'Education pour les écoles normales rurales.

Depuis 1924, l'introduction des leçons de sociologie à l'enseignement du second degré, cette science paraît avoir une extension progressive vers les autres domaines des sciences humaines telles que les notions morales, juridiques, économiques, etc. Mais, à notre avis, un tel enseignement n'était pas suffisant pour donner des notions élémentaires sur les sciences sociales, et la sociologie considérée comme un système de connaissances englobant toutes les sciences humaines et sociales ne peut jamais dispenser des notions élémentaires de l'économie politique, ni de celles de la morale. En outre, la méthode sociologique de Durkheim, attaquée de plu-

sieurs points de vue, en tant qu'elle est impérialiste, c'est-à-dire qu'elle a la prétention de réduire toutes les sciences humaines à la sociologie à la manière d'Auguste Comte, en tant qu'elle est basée sur l'idée de l'évolution tirée d'une hypothèse non vérifiée sur l'origine des sociétés humaines en tant qu'elle est basée sur une hypothèse en discussion sur la conscience collective qui dépasse l'ensemble des consciences individuelles n'est acceptée par la plupart des sociologues d'aujourd'hui qu'avec certaines réserves.

La même méthode a un autre inconvénient: elle veut expliquer la liberté humaine par des causes sociologiques. Ainsi, la responsabilité, l'obligation morale, l'autonomie de la volonté seront les produits de la société et perdront toutes leurs valeurs principielles. Si cette explication est juste, alors, il serait impossible d'assurer la raison d'être d'une philosophie morale. Ou bien la sociologie sera réduite à ses limites raisonnables et n'aura pas la prétention d'expliquer l'autonomie de la personne humaine, ou bien si elle insiste dans sa vocation ancienne pour être conséquent, il est nécessaire de subordonner l'enseignement de la morale et d'une grande partie de la philosophie à l'enseignement sociologique, dans le sens ci-dessus mentionné.

Pour notre point de vue, de ces deux alternatives, c'est la première qui nous paraît la plus vraisemblable; et, malheureusement, le programme de la sociologie et des sciences sociales dans l'enseignement du second degré n'est pas encore amélioré et organisé de ce point de vue ni en Turquie ni dans les autres pays. Evidemment, il y a des pays dans lesquels une certaine conception de la sociologie est beaucoup plus dominante et prime la philosophie. Ici, nous n'avons pas l'intention de faire la discussion sur les doctrines sociologiques. Seulement, si on veut donner à la jeunesse une culture générale en harmonie avec la connaissance scientifique et technique, soit en distinguant les sciences morales des sciences naturelles, soit en les unifiant dans une conception plus large, il est souhaitable de tenir compte des frontières de la sociologie et de la psychologie et de les remettre à leurs rangs parmi les autres sciences de l'homme.

Voilà pourquoi, nous devons donner dans les deux dernières classes des lycées et des écoles normales un enseignement abrégé et clair des sciences sociales contenant, outre la sociologie réduite à ses limites raisonnables, les notions élémentaires d'économie politique, de démographie, de psychologie sociale et d'anthropologie culturelle. Les deux premières

disciplines, avec leurs statistiques sommaires, un coup d'oeil jeté sur les recherches depuis un siècle peuvent donner aux élèves une instruction solide et exacte pour les sciences sociales, tandis que les deux dernières disciplines, la psychologie sociale et l'anthropologie culturelle, bien qu'elles sont en train de se développer, donneront aux jeunes gens un esprit de précision par l'observation et l'expérimentation faite par des études sur place, que la sociologie toute seule est loin de satisfaire.

L'histoire et la géographie étant les trésors des matériaux pour les sciences sociales, deviendront toujours des auxiliaires de ces sciences, à condition qu'elles soient enseignées par des méthodes comparatives en vue des interrelations des sociétés humaines.

Ainsi, à notre avis, les sciences sociales dans les programmes de l'enseignement du second degré doivent contenir ces branches:

1. L'histoire et la géographie comparées aux point de vue des relations interculturelles,
2. Les notions élémentaires d'Economie politique,
3. Les notions élémentaires de démographie,
4. La psychologie sociale,
5. L'anthropologie culturelle,
6. La sociologie: La morphologie sociale, et les institutions principales, la technique, la connaissance et l'art, l'Etat, le droit, la langue, la religion, les moeurs.

Quant aux relations des sciences sociales avec la philosophie, cela dépend de la conception philosophique qu'on veut inculquer aux élèves, Pour une société, dans laquelle la personne humaine a une place prépondérante, l'enseignement de la philosophie doit être tolérante, historique et conforme aux exigences de la liberté personnelle; une telle philosophie n'étant pas en opposition avec les résultats obtenus par les sciences, doit faire leur synthèse, relever leur faiblesse et leur limite, trouver le contact entre la connaissance et la conduite humaine, et diriger l'action. Une telle philosophie ne peut jamais être exclusiviste, simpliste, ennemi de la liberté et de l'initiative. Sinon, elle perdra sa valeur d'élaborer la culture générale.